

Un système qui s'effondre.

La vie s'en va.

La fin d'une histoire.

L'homme digéré par la machine.

Hommage à Régina Louf:

« Je suis un gibier ».

<http://aredam.net/la-vie-s-en-va.pdf>

<http://aredam.net/la-vie-s-en-va.html>

De Michel Dakar, le 18 janvier 2022
à Villequier en France

Texte interprété en vidéo fugace:

<http://aredam.net/la-vie-s-en-va.mov>

Ce que personne ne veut voir, car ²
c'est ce que personne ne veut dire,
c'est que ce à quoi nous assistons;
l'arce New Reset - Covid ou en réalité
effondrement de l'Occident et son
absorption par le Nouveau Sommet
pyramidal Mondial (Chine, Russie
et tous les États planétaires ralliés,
hormis ^{ceux} USA, Europe, Israël et diverticules
tels New Zealand et Australia),

(1) Quoique... surtout pour Israël....

est la pièce de théâtre dont le 3
titre est la vie s'en va, ou la
fin d'une histoire.

Une fois l'Occident réduit à ses
constituants élémentaires qui seront
assimilés par ses anciennes colonies,
cela sera le tour du Nouveau
Sommet pyramidal Mondial de
paraître dans l'acte suivant de
la pièce de théâtre: «La vie s'en

va)).

4

Aucune leçon n'a été apprise, retenue, depuis 10.000 ans que l'excroissance tumorale dénommée cerveau humain, s' imagine avoir la forme d'une pyramide, et les autres actes de la pièces de théâtre vont se succéder, toujours identiques, la vie s'en va, de toute façon les spectateurs n'ont pas de mémoire et chaque acte

5
pour eux est nouveau, alors que
c'est toujours le même. C'est
ce que les anciens grecs qui
avaient tant compris dénommaient
le rocher de Sisyphe, concept
actualisé en tant que pyramide
de Sisyphe.

La société et son corrolaire, le cerveau
pyramidal ne peuvent que se
répéter, car c'est ce qu'on conçoit

6
comme étant une machine,
le propre d'une machine étant
de donner et de recevoir un
ordre, tout élément d'une
machine recevant et donnant un
ordre à un autre ou d'un autre
élément, et ce que le cerveau
pyramidal conçoit - comme
sommet, ^{de} lui-même reçoit
toutes ses directives ^{mais} du système

même, alors qu'il se plait à ⁷
croire que c'est de lui qu'émane
les ordres, et que c'est lui qui
dirige, ordonne, fait des plans.
Le sommet obéissant comme le plus
inférieur des éléments de la base
de la pyramide. Un système
pyramidal, est une machine,
et c'est dans sa logique que
très matériellement, ceux qui

composent cette machine, les 8
humains, se métamorphosent
en pièces mécaniques, dénommés
dans notre nouvelle langue « robots »,
« transhumains ».

Le seul problème est que l'Univers,
la vie, les plantes, les insectes, les
animaux, les virus, bactéries,
champignons et autres classes
d'êtres, n'ont rien à voir

9

avec l'idée de système, de
répétition, d'ordre reçu et donné
(ou plutôt transmis), soit de
machine, et que la vie, le Grand
tout des Bouddhistes ou des Taoïstes,
rejette la machine, comme une
épine finit par être expulsée de
l'épiderme.

D'où, en ce qui concerne l'espèce
au cerveau devenu pyramidal :
La vie s'en va.

2) Hommage à Régina Louf,
auteure du livre : Silence on tue
des enfants ! Éditions Mois 2002
13 rue de Genval - Belgique Bierges.

L'enfant c'est la vie.
L'occident tue l'enfant, tue
la vie.

Régina Louf est une survivante,
son destin était de finir en tant
qu'enfant dans un réseau du

pouvoir occidental (Gladio,
 judéo (1)
 israélo - Us) violée à mort,
 torturée, martyrisée et exécutée)
 par ce sacrement qui relie les
 membres du sommet de la
 pyramide occidentale, la
 destruction de l'enfant, la
 destruction de la vie.

Est-ce que les russes, les chinois

(1) Nihoul → ancêtre d'Epstein Maxwell

Sont de mêmes ?

Est-ce que ces derniers incorporent du graphène dans le vaccin qui estropie et tue, pour achever la vie ?

Voici les pages 117 à 121 du chapitre 15 du livre de Régina Louf Silence on tue des enfants ! « Je suis un gibier ».

Michel DAKAR

MICHEL DAKAR
9- Route de barre y va
VILLEQUIER
76490 RIVES-EN-SEINE
02 32 70 82 35

Addenda n°1 :

13

Il faut parler de ceux qui ne sont pas mus et qui ne meuvent aucuns⁽¹⁾

C'est ce que le Tao de l'origine dénomme le « non-agir ».

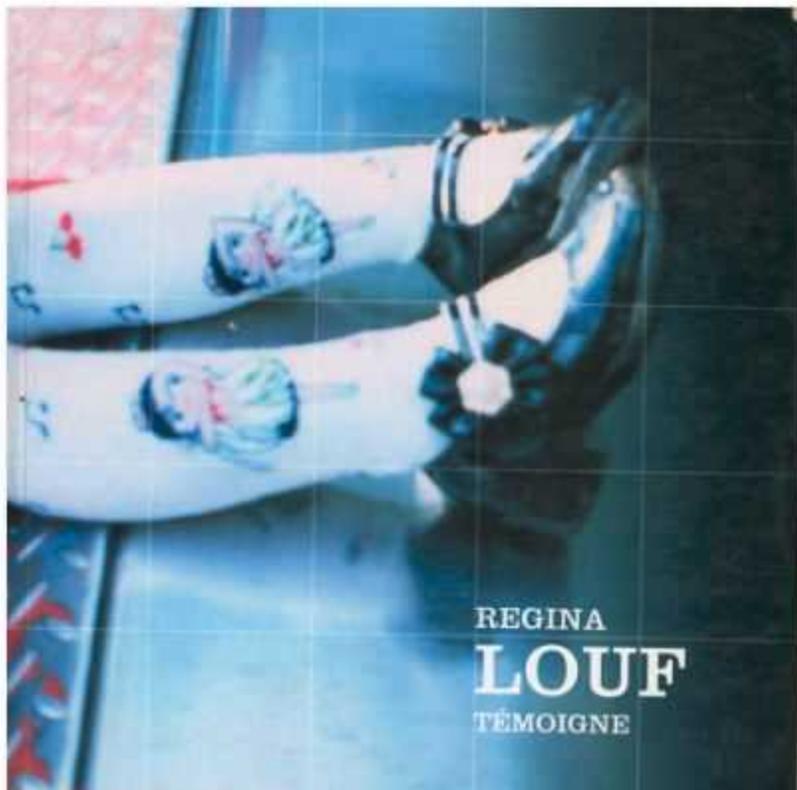
Voilà, c'est fait.

Car dans ce cas, parler ne veut rien dire, car il faut être et non parler d'être.

n.p.

(1) Ceux qui ne sont pas machines.

C'est l'époque dans la route de
l'évolution de la disparition des
hommes machines au cerveau pyramidal,
et la place sera nette pour la
venue de l'homme au cerveau
multidimensionnel, le médiateur
du bonheur envers tout ce qui
est et constitue la totalité.
Aidons à accélérer le mouvement.



REGINA
LOUF
TÉMOIGNE

SILENCE **ON TUE DES ENFANTS !**

Préface de Léon Schwartzberg

**VOYAGE
JUSQU'AU BOUT
DU RÉSEAU**

éditions mols

grain



15. Je suis un gibier

Je suis consciente de ce que les lignes qui vont suivre sont controversées et ont provoqué beaucoup d'émotions lorsque je témoignai en ce sens en 1996. Je n'en aurais pas parlé dans ce livre ni à la presse si ces faits n'avaient pas déjà fait l'objet de "fuites" dans l'intention de me ridiculiser et de me décrédibiliser. On me déclara folle! Mais peu me chaut de ce qu'en pense l'opinion publique. J'ai participé à certaines chasses. J'ai vu de nombreux enfants en être les victimes. Je dois en porter témoignage. S'ils veulent me faire taire, ils devront me tuer. Si vous ne me croyez pas, alors regardez les 50.000 photos saisies à Zandvoort en 1988. On peut y voir de multiples meurtres d'enfants. La police a trouvé des tarifs de meurtres, avec un large choix "à la carte". Les bébés sont le plus coûteux.

Les coupables sont souvent riches et influents. Personne ne veut prendre le risque de s'y attaquer, surtout pas en Belgique. La manière dont est conduite l'affaire Dutroux le montre à l'évidence.

Cela a commencé quand j'habitais à Knokke. C'était un jeu innocent inventé par quelques abuseurs éméchés, lors d'une partouze. J'avais cinq ans. C'était une sorte de strip poker mêlé à une partie de cache-cache. Les enfants devaient se cacher et ils nous cherchaient. Celui qui était attrapé devait donner en gage une pièce de vêtement. Quand le gosse était tout nu, les abus commençaient. Très vite, ils se lassèrent de ce jeu, il fallut l'épicer quelque peu! On y joua dans le bois de Knokke, qui jouxtait les villas de quelques abuseurs. Hors saison, ces bois étaient déserts. On y joua deux à trois fois par an. Aucun enfant ne fut assassiné dans cette phase knokkoise.

En 1976, l'année où l'été fut très beau, ils décidèrent qu'il leur fallait plus d'espace et plus de discrétion aussi. On organisa ces chasses dans deux châteaux isolés au milieu de forêts profondes. Je tairai leur nom, le risque d'un procès en diffamation est trop grand. Mais je puis

vous dire que le premier est situé à l'est de Namur, pas loin de cette propriété communale où M.N. organisa des partouzes célèbres, sous la protection discrète de la police de cette commune! Le second est proche de Bouillon, la ville ducale d'où partit en croisade le Conquérant de Jérusalem Godefroy.

Plusieurs témoins ont confirmé ces chasses. Certains sont morts étrangement: lisez à ce sujet l'excellent ouvrage de trois journalistes. «Les dossiers X, ce que les Belges ne devaient pas savoir les éditions EPO.»

C'est Pépère, grand chasseur devant l'Éternel, qui en eut l'idée, inspirée par des chasses à l'homme en Afrique. C'était, disait-il, un grand moment d'excitation. J'étais près de lui quand il fit la suggestion de mettre sur pied une pareille chasse, mais je ne le pris pas au sérieux.

Il a fallu que je voie les premières victimes pour que je réalise pleinement l'horreur de cette proposition.

A qui aurais-je pu en parler sans passer pour folle?

Ces chasses furent organisées pendant la saison de chasse officielle, en automne. Il n'y a pas de promeneurs dans ces forêts, à ce moment et les coups de feu sont monnaie courante. Près de Namur, on tirait seulement à l'arbalète. Silencieuse, cette arme donnait au chasseur d'étranges sensations.

Les règles du jeu étaient les mêmes qu'à Knokke. Les enfants essayaient de se cacher, les chasseurs... chassaient. Les limites du territoire étaient gardées par des sbires et leurs chiens. Quand un enfant était tout à fait nu, le chasseur qui avait payé le prix demandé, en disposait à sa guise. Dans une chasse ordinaire, on payait pour la mort de deux ou trois enfants. C'était très cher et souvent ce coût était "syndiqué" entre plusieurs chasseurs.

Les cadavres étaient soigneusement évacués.

Je me souviens des noms de quelques victimes, Sarah, Maud, Tom, Katrien, d'autres encore. Beaucoup de filles venaient d'Europe de l'Est, surtout de Pologne. Elles étaient clandestinement en Belgique et personne ne les chercherait. J'ai aussi remarqué plusieurs nord-africains.

Ces chasses se terminaient par des agapes bien arrosées où les enfants étaient violés.

Lors de ma déposition, en 1996, j'ai évidemment donné les noms des chasseurs à la police, j'ai aussi décrit le type d'arbalètes, leur méthode de formation à ce tir, etc. Il n'y eut ni inculpation, ni même interpellation.

C'était Tony qui m'amenait aux terrains de chasse. J'ai essayé de comprendre pour quelles raisons j'avais survécu. Je crois que c'est du

même ordre que ce qui m'a fait éviter la mort dans les jeux sexuels. Le réseau avait investi pas mal de temps et d'efforts pour faire de moi un jouet sexuel pleinement satisfaisant. Je formais moi-même d'autres filles. Me tuer les obligeait à me remplacer, ce n'était pas facile. De plus, j'étais difficile à attraper lors de ces chasses, parce que j'appliquais les techniques de dissimulation que m'avait enseignées mon père biologique, Alan, dans les Rocheuses canadiennes.

Jo me regarda, l'air pensif, comme s'il voulait savoir si je pouvais le mettre en danger ou pas. Je n'osais pas le regarder, penchais la tête et essayais par toute mon attitude de le persuader que je n'étais absolument pas dangereuse.

Je savais, par expérience, qu'il pouvait réagir d'une façon explosive et agressive, sans raison visible.

C'était en octobre 1982, il ne faisait pas froid et un grand soleil d'automne brillait. Il était appuyé contre le pavillon, les autres hommes buvaient du café en riant. Un homme qui semblait être un rabatteur tenait deux chiens St Hubert en laisse.

Je les comptai rapidement, dix hommes environ et l'angoisse bien connue me tordit à nouveau l'estomac.

Je connaissais le domaine, avec ses légers talus et le grand vivier un peu plus loin, les bois et les buissons de rhododendrons qui restaient verts toute l'année. Cela ne me rassurait pas d'avoir été amenée ici.

Une demi-douzaine de filles entre dix et seize ans se serraient apeurées les unes contre les autres, flanquées par deux gardes, des hommes qui devaient les empêcher de s'enfuir. Je commençais à me sentir mal.

Je calculai calmement mes chances d'en sortir vivante et j'eus le moral dans les chaussettes. Ce serait une partie de chasse très rapide, il faisait encore trop clair et trop beau pour pouvoir se cacher. Et ils avaient l'air sérieux.

« Nos petits lapins sont prêts », rugit l'un de mes bourreaux attirés; les autres se mirent à rire. Cette blague me mit encore plus mal à l'aise.

Je regardai Jo, il ne riait pas, ne faisait aucun effort pour appartenir au groupe. Il me regarda avec raideur. Mon angoisse augmenta lentement. C'était sérieux. *Il était sérieux.* Lorsque l'on est aussi sûr de mourir, on devient calme, tranquille, plus rien ne peut encore vous toucher. Il était venu pour tuer, les autres hommes ne jouaient plus aucun rôle pour moi, alors qu'il restait ainsi sans bouger, *c'était lui qui causerait les plus grands dégâts.*

Je m'éloignai un peu, m'appuyant contre un arbre d'où je pouvais voir tout le groupe. Les autres filles resteraient serrées les unes contre les autres, jusqu'à ce que le groupe d'hommes nous appelle.

Je n'ai pas réagi, les autres filles bien. Je restai debout et le regardai à nouveau.

Il me regardait aussi, scrutateur, mais tranquille.

Il me fit bientôt signe. Je lui obéis, cela me sembla plus sûr. Il ouvrit sa braguette et jeta sa veste sur le côté.

Je m'assis devant lui, je savais ce qu'il voulait. C'était peut-être parce que je croyais que j'allais mourir, que je ressentais ce brin de provocation nécessaire pour avoir des contacts avec lui.

Soudain, il trouva que c'était assez et me repoussa de sa main, comme s'il me mettait de côté pour plus tard. J'allai m'asseoir sur un tronc d'arbre, silencieuse comme une souris, et j'attendis.

Les filles durent courir dans les bois. Chaque fois qu'ils en attrapaient une, elle devait enlever un vêtement. Je voulais me lever pour participer lorsqu'il me retint. Je restai debout, étonnée.

« Reste près de moi », dit-il sèchement. Je ne comprenais pas ce qu'il voulait au juste, mais je me sentais de toute façon plus en sécurité chez lui que près des filles.

Je n'avais plus à participer au jeu.

Il me rendait complice, en me faisant découvrir les filles et je devais les dénoncer.

Je fis ce qu'il voulait, alors que de nombreuses sonnettes d'alarme retentissaient dans ma tête. Cela ne se passait pas bien. Je ne voulais pas dénoncer les filles, je ne voulais pas penser à ce que j'allais encore devoir faire.

Pour la première fois de ma vie, j'aspirais à être l'une d'elles. Je voulais être pourchassée. Parce que cette responsabilité était une trahison pesant sur mes épaules. Ce n'était pas un soulagement.

Le jeu se déroulait rapidement, les hommes s'amusaient beaucoup et j'étais encore plus angoissée qu'auparavant.

Lorsque les filles eurent enlevé tous leurs vêtements, ils commencèrent à les viser. Ils tiraient volontairement à côté, les rataient et riaient de leurs craintes.

Il se tint derrière moi, prépara son fusil, m'aïda à mettre en joue.

Je gémissais intérieurement.

Ne joue pas avec moi, pensai-je avec angoisse, car je ne voulais pas cela.

Je n'osais pas bouger. Je voulais être loin, loin, loin.

J'avais les larmes aux yeux, mais je les retins de peur d'éveiller sa fureur. Je m'étais exercée pendant des années à me contrôler et je commençai à respirer par le ventre.

La panique s'éloigna.

Si tu la rates, nous tirerons sur toi, si tu l'atteins, tu resteras en vie, me murmura-t-il à l'oreille, presque amoureuxment.

Je regardai la fille un peu plus loin. Je le laissai m'aider à viser, à caler la crosse contre mon épaule, à poser mon doigt sur la gâchette.

Il attendit, murmura *maintenant* d'un air concentré et m'obligea à presser la gâchette. Je fermai les yeux et attendis les coups qui suivraient indubitablement mon coup manqué. J'entendis la détonation, me contractai, et l'entendis recharger derrière mon dos.

Maintenant je vais mourir, me dis-je, et c'était une pensée apaisante.

Mais au lieu de cela, je reçus une tape amicale sur l'épaule et j'ouvris prudemment les yeux.

J'avais mal au cœur. Je le regardai, espérant pouvoir me contrôler et il me sembla un moment y réussir, mais je m'encourus soudain et capitulai. Il trouva encore cela marrant, le con.

Je ressentais tellement de haine que j'aurais pu me jeter sur lui. Mais la haine fit place en quelques secondes à l'épouvante.

Si je devais haïr quelqu'un, c'était moi-même. Je l'avais fait.

Je m'agenouillai et commençai à pleurer sans contrôle. Choquée, je compris que ce n'était pas encore fini. Je me retournai. "Sale con, tire! Tue-moi espèce de lâche, tire donc!"

Il me regarda en souriant et me frappa au visage.

"Sois sage, mon petit lapin" dit-il calmement. Il me saisit et m'embrassa sur la bouche.

Au plus profond de moi-même je me posai la question *pourquoi*, avec un grand point d'interrogation.

Lorsque ce fut fini, ils jouèrent avec moi. Ils me violèrent. Je les laissai faire, ressentant trop de chagrin et de solitude pour encore ressentir la douleur. Je fis de mon mieux pour faire ce qu'ils voulaient, pour agir.

Pour oublier.

Ils continuèrent jusqu'à en avoir assez.

16. Enfants, sexe et chantage

En tant qu'enfant je n'avais pas le sentiment d'être prostituée. C'était ainsi et je ne me posais pas de questions. En fait cela ne m'intéressait pas. Je ne me posais pas non plus de questions sur le climat de mystère dans lequel ce groupe vivait. On m'avait dit et redit qu'il était strictement interdit de reconnaître des clients dans la rue ou durant les partouzes. Les clients devaient faire le premier pas. Ma grand-mère me disait tout le temps que les grandes personnes savaient quand elles pouvaient le faire et je devais me plier à cette règle. Je savais que je ne pouvais pas dire un mot de ces choses; on me l'avait bien enfoncé dans la tête. Malgré moi cependant j'avais main-mise sur ceux qui abusaient de moi.

En effet, même si je les craignais, ils me craignaient aussi tant qu'ils n'abusaient pas de moi en groupe ou lorsqu'ils étaient seuls avec moi dans ma chambre. Parfois, lors de réunions « normales » je les vis me regarder de façon gênée ou essayer nerveusement de s'échapper. Je souriais alors doucement. C'était pour moi une petite revanche sur la souffrance qu'ils me causaient pendant les nuits. Je jouais souvent avec eux, me tenant intentionnellement près d'eux ou en les bousculant « accidentellement ».

Il y avait bien sur des violeurs qui ne me remarquaient pas ni pendant ni après le viol. Ces individus ne me considéraient pas comme une enfant ni comme une petite personne mais plutôt comme un objet, rien de plus. Lors d'une partouze, ils regardaient à travers moi. Ils étaient du type sadique et par chance je les rencontrais rarement durant la journée.

Je ne réalisais pas alors que ces violeurs se servaient de ces parties « normales » comme d'une arme. J'étais involontairement leur complice en taquinant les clients qui avaient évidemment peur d'être découverts et pris. Comment pouvais-je savoir que nous étions utilisées

non seulement pour le plaisir des clients mais aussi pour les faire chanter? Nous étions supposés faire ce qu'on nous disait mais nous ne devions pas penser. Quand je grandis et fus peu à peu considérée comme vétérane, on m'amenaît plus souvent à des réunions normales, des réceptions, des diners etc. pour effrayer certains clients.

Lorsque j'eus huit, neuf ans, Mich me prenait déjà avec lui et m'apprenait comment piéger une personne en particulier. J'adorais faire cela. Je m'amusait de la façon dont ils essayaient de s'éclipser, de leurs tentatives parfois maladroitement pour s'éloigner de mon voisinage. Je souriais triomphalement lorsque Mich me demandait d'aller me mettre à côté d'un client pour faire une photo, surtout quand ledit client essayait en riant de chasser son embarras et posait nerveusement une main molle sur mon épaule car il ne pouvait pas supporter de faire une scène au beau milieu d'un cocktail de non-voleurs. Les regards des clients et du photographe m'amusaient follement. Je partageais avec eux un secret que nul ne pouvait comprendre. Le client savait qu'il était coincé, pris dans le réseau d'un charmeur rusé et j'étais un témoin silencieux. Personne ne m'avait jamais appris à avoir pitié d'eux.

La nuit c'était eux qui dirigeaient et maintenant c'était à mon tour. Je percevais cela comme une petite revanche. Malheureusement toutefois, lorsqu'ils réalisaient qu'ils étaient pris dans le réseau, la plupart d'entre eux devenaient encore plus audacieux. Je ne les avais pas freinés, au contraire, cela semblait les inciter à encore plus de cruauté.

À Bruxelles, avenue Louise, il y avait une maison dont une chambre était équipée d'un réseau de caméras. Même dans les années septante, ces caméras étaient si silencieuses que seuls les gens qui les manipulaient et l'enfant prostitué savaient qu'elles existaient. Nous étions informés car nous devions mettre le client dans une position telle qu'il soit bien visible pour l'objectif. La caméra ne pouvait pas utiliser un zoom ou changer de position car on pouvait l'entendre. Je n'ai jamais su si les caméras filmaient ou non mais j'ai toujours essayé de mettre le client dans la bonne position. Toutefois, je me sentais horriblement mal car je savais que tout ce que je faisais était filmé et cela me remplissait de honte.

Je pourrais imaginer que ce que je devais faire était devenu si banal pour les cameramen qu'ils ne s'intéressaient plus du tout à moi. C'était beaucoup plus important pour eux de filmer le type qu'ils voulaient faire chanter dans une position aussi compromettante que possible.

Avant qu'un client n'entre dans la chambre, Vic, un des cameramen habituels, inspectait la chambre, nettoyait l'objectif et le testait un court moment sur moi afin d'être certain que tout fonctionnait parfaitement.

Après quelque temps je compris que s'il faisait ce genre d'inspection on filmerait et s'il ne le faisait pas les ébats sexuels ne seraient pas filmés. Mais, même alors, j'essayais de mettre le client dans des positions compromettantes par crainte d'une punition. On ne pouvait jamais être sûr.

Je commençai à comprendre le sens du mot chantage, mot qui n'était jamais prononcé dans le réseau, lorsque j'eus à peu près 14 ans. Je voulais savoir, apprendre, connaître quel était mon rôle dans le réseau afin de survivre. Pourquoi avais-je tellement d'importance pour mes entremetteurs et «éducateurs», pourquoi avaient-ils tellement besoin de moi? Pourquoi ne voulaient-ils pas seulement que je baise mais aussi que je leur serve d'appât?

Pourquoi devais-je mettre l'homme dans des positions compromettantes clairement visibles? Pourquoi devais-je les taquiner de telle façon qu'ils perdent le contrôle d'eux-mêmes, commencent à me battre et à me prendre brutalement?

Pourquoi les relations sexuelles «normales» étaient-elles souvent insuffisantes? Pourquoi devais-je leur parler pendant ce temps de telle façon qu'on puisse voir clairement sur le film quel était mon âge? Pourquoi avais-je même à mentir en leur disant que j'étais plus jeune qu'en réalité? Toutes ces questions me trottaient en tête parce que je voulais survivre. La crainte d'être tuée m'incitait fortement à obéir à leurs ordres. Au mieux je savais ce qu'ils voulaient de moi, au mieux je pourrais m'adapter et agir parfaitement.

Au cours des années je m'immisçai dans les secrets de mes entremetteurs. Parfois Tony était de très bonne humeur, après une journée très rentable par exemple. Il me racontait alors que je lui rapportait de 10 à 15.000 francs belges la demi-heure, 50.000, environ onze cent dollars, pour un jour ou une nuit, 120.000 pour un week-end. Ces montants me donnaient le vertige. Tony riait quand il voyait l'incrédulité sur mon visage. Que signifiaient quelques centaines de milliers de francs pour un homme qui gagnait cent millions et plus avec un simple contrat? Je compris aussi pourquoi le sexe n'était pas le facteur le plus important. Les contrats signés avec les violeurs étaient arrangés et discutés avant que je ne couche avec eux, lors du dîner. J'étais la carotte que l'on tient devant l'âne pour le faire avancer. Mais il arrivait également que les parties acceptent de signer un contrat après le sexe. Entrée ou dessert, cela ne faisait pas de différence pour moi? Pour eux c'était le moyen de leur faire tenir leurs promesses, leurs engagements verbaux avec un énorme pouvoir contraignant.

A partir du moment où quelqu'un a eu des relations sexuelles avec un enfant, il est enchaîné, sauf si les parties impliquées ferment leurs

g... Et alors, rien n'a de goût plus doux qu'un enfant selon ce que j'ai entendu dire un jour par un violeur.

Contrats entre le monde des affaires et le monde politique, contrat entre les hommes d'affaires, subsides ou permis obtenus abusivement, établissement de compagnies bidon, contrats criminels et commerce d'armes illégal, rien n'était impossible. Et cela finissait toujours par le sexe et les enfants. Quand l'affaire était bonne, l'autre partie avait droit aux services gratuits. Ils étaient alors autorisés gratuitement à faire toutes sortes de choses immorales avec un ou plusieurs enfants. On prenait des photos, en blaguant, pour lier les deux parties à leurs engagements. Je suis convaincue que ces photos compromettantes doivent avoir brusquement fait perdre le sourire à beaucoup d'hommes lorsqu'elles furent discrètement posées dans une enveloppe sur leur bureau longtemps après que les effets de la griserie et de l'euphorie se soient envolés.

Ces « parties » étaient un cauchemar pour les enfants et aussi longtemps que la peine et la misère étaient supportables je gardais les yeux et les oreilles ouverts.

Je les connaissais tous, imprimais leurs visages dans ma mémoire parce que je voulais que tous m'apprécient. Je voulais être la meilleure séductrice, la meilleure actrice et même si je n'étais pas la plus jolie petite fille, j'étais plus populaire que les plus jolies victimes. Je faisais exactement ce qu'ils voulaient. Je jouais leur jeu. C'est ainsi que je restai importante et ne fus pas reléguée au dernier échelon. Bien à l'abri du monde extérieur, des enfants mouraient en effet sur demande des clients qui avaient les moyens de payer. L'enfant prostitué savait très bien cela et la menace devenait d'autant plus grande qu'ils avaient appartenu longtemps au réseau. Le risque qu'un enfant brise la loi du silence augmentait en effet avec l'âge.

Supposons que quelqu'un soit insatisfait de vos performances durant l'une de ces parties, devienne fou et jette l'argent sur la table ou refuse de signer le contrat. Des mesures étaient alors immédiatement prises pour permettre à ce « gentleman » d'avoir une petite revanche.

La pire torture c'était l'imprévisible. Mon cœur s'arrêtait de battre chaque fois qu'un violeur cessait de sourire. Chaque petite erreur pouvait être fatale même si vous étiez très populaire. C'était l'argent qui décidait. Si quelqu'un voulait votre mort, il lui suffisait de payer. C'était lui qui décidait, pas votre entremetteur ou qui que ce soit d'autre.

Les hommes tiraient leurs idées de films qu'ils passaient lors des parties. Cela ressemblait parfois à une situation à la James Bond. Quand les hommes s'amusaient et faisaient beaucoup de bruit les entremetteurs

ou leurs assistants les filmaient à leur insu. Les entremetteurs utilisaient aussi des tactiques différentes. Ils invitaient une personne qui pourrait leur être utile. Ils l'emmenaient dîner et après qu'il eût absorbé une quantité considérable de liqueur, vin etc... lui proposaient de se joindre à eux pour une party.

Les hommes de classe aisée ont l'habitude de visiter les prostituées ou de se les voir offrir. Il savaient généralement que quelque chose de ce genre allait suivre et les prostituées qu'ils trouvaient en entrant étaient des filles entre seize et dix-huit ans. Pour créer l'atmosphère adéquate on offrait plus de d'héroïne et de cocaïne. Ce n'est qu'après un moment que la « proie » était conduite dans une chambre ou une petite fille attendait, une petite fille comme moi. Je devais les amener dans le lit, si j'échouais, des représailles s'en suivaient. Tout était filmé en secret et servait de moyen de coercition si nécessaire. La plupart des hommes réalisaient probablement trop tard le pétrin dans lequel ils étaient.

Des hommes furent introduits dans le réseau par des collègues, des amis ou même des parents, avec lenteur et prudence ou abruptement après une party. Les pères amenaient parfois leurs fils. Peu à peu, les clients qui étaient très prudents avec moi au lit étaient poussés à devenir plus violents. On m'ordonnait de leur faciliter la tâche car la combinaison de sexe et de violence est extrêmement compromettante. Aucun offensé ne pourrait supporter de briser le silence après avoir fait cela. Ils devenaient associés par le crime, solidement liés l'un à l'autre. Aucun d'entre eux n'avait tendance à conclure des contrats avec des étrangers. Ils risquaient une pénalité très élevée mais cela n'était pas mon problème. J'avais un travail à faire. Les secrets et intrigues ne m'intéressaient que lorsque ma vie était en jeu. Tout se passait à l'insu des enfants victimes et c'était une bonne chose. Nous avions déjà assez de préoccupations.

Table des matières

Préface.....	7
Avant-Propos.....	19
Introduction.....	27

Première partie: Ma vie avant l'arrestation de Marc Dutroux

1. Je dois parler.....	35
2. Ma petite enfance gantoise.....	41
3. Mon arrivée à Knokke.....	43
4. La vie chez grand-mère.....	47
5. Sexe, cruauté et vidéos.....	51
6. Pas d'évasion possible.....	55
7. En liberté, dans les montagnes rocheuses canadiennes.....	57
8. De retour à Knokke.....	61
9. Cheyenne, ma première fille.....	69
10. Retour à Gand. Je rencontre Tony.....	75
11. Tony devient le héros familial.....	83
12. Retour dans le réseau.....	93
13. Clo.....	101
14. Eliam, mon premier fils.....	111
15. Je suis un gibier.....	117
16. Enfants, sexe et chantage.....	123
17. Amour maternel.....	129
18. La mort de Clo.....	131
19. Tiu et C.....	137

20. L'initiation	141
21. Trahison	147
22. Ma sentence de mort	153
23. Erwin	155
24. Nous dupons Tony	163
25. Deux mondes	169
26. Mariée, mes démons se déchaînent	177
27. En plein brouillard	187
28. Eli, notre fils	197
29. Bic Heyse	203
30. Mort de grand-mère	211

Deuxième partie : le Témoin X I

1. Des enfants disparaissent	219
2. Mich est arrêté	225
3. Tania appelle le juge Connerotte	229
4. Les premières auditions	237
5. L'arrêt "spaghetti" - La marche blanche	249
6. La souffrance du témoin	255
7. Lettre d'adieu à Clo	263
8. Le meurtre de Carine Dellaert	267
9. D'autres interrogatoires	269
10. Le meurtre de la champignonnière	275
11. le meurtre de Catherine De Cuyper	283
12. Ma maison est perquisitionnée	287
13. Je trouve ma ferme	295
14. De Baets est mis sur la touche	301
15. La nouvelle équipe d'enquêteurs	307
16. Je parle à la presse	311
17. Les menaces de mon père	319
18. Télévisions	323
19. L'empire (des médias) contre-attaque	331
20. La Marche contre le Silence	335
21. Confrontation avec mon père	337
22. Ne croyez pas les victimes, détruisez-les!	345

1	23. Confrontation avec mon souteneur.....	351
7	24. Un verdict historique	357
3	25. Mieke parle et est internée	361
5	26. Nos dix ans de mariage	363
3	27. Intimidation, harcèlement et dissimulation	367
9	28. Les réseaux pédophiles n'existent pas?	373
7		
7	Epilogue	381
7		
3	<i>Postfaces</i>	
1	1. L'Enquête assassinée	387
	2. Une formidable capacité de défense et de survie.....	395
9		
5		
9		
7		
9		
5		
3		
7		
5		
1		
7		
1		
9		
3		
1		
5		
7		
5		